

La Nation

Journal vaudois

JAA. CH - 1000 Lausanne 1 Poste CH SA

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



La Décroissance

Un lecteur de *La Nation* nous envoie deux exemplaires de *La Décroissance*, journal d'écologie politique. Marges minuscules, petits caractères, textes tassés, polices de tous les styles possibles, débauche de couleurs, dessins genre *Charlie*: à première vue, rien qui induise à la lecture, d'autant que la notion même de décroissance nous laisse pour le moins sceptique. Mais notre correspondant nous promet une lecture pleine de surprises, alors nous nous y mettons. Bien nous en prend.

Nous ne trouvons dans ces deux numéros ni exposé systématique de doctrine, ni projet politique clairement affirmé, mais plutôt des articles de réflexion générale et d'actualité, des lettres de lecteurs, des petites nouvelles et des bouchons humoristiques. Wikipédia nous informe qu'un parti «Pour la décroissance» en est sorti – dont le logo représente un escargot. Au fil des pages, un article parle de frugalité, un autre de paysannerie traditionnelle, un troisième de la «dictature techno-médicale» française. Un dernier conclut à la nécessité d'une rupture avec le système.

Le terme de *décroissance* doit être compris comme un «mot-bélier», comme une mise en cause du système dans lequel nous vivons, de sa philosophie productiviste et mercantile, de l'individualisme libéral qui l'inspire, de sa religion du progrès illimité et de l'illusion de notre maîtrise sur le monde.

Mais *La Décroissance* s'en prend aussi au «développement durable» et à l'«économie verte», avec ses «hélicologues» et ses «écotartufes» (c'est le titre d'une rubrique), idiots utiles de la grande industrie qui continue ses ravages sous un camouflage vert. Parmi ses têtes de Turc, Luc Ferry, Jacques Attali, Yann Artus-Bertrand et Daniel Cohn-Bendit.

Face aux éco-technocrates qui enserrant la société humaine dans un filet serré de lois, de contrôles et d'interdictions, les auteurs du dossier plaident pour la liberté humaine d'abord, et ensuite seulement pour la nature. Insistons: ils se donnent le luxe de réintroduire l'homme libre à sa juste place dans le cosmos et dans la société.

Anticapitaliste, *La Décroissance* reprend la critique aristotélicienne de la chrématistique, qui consiste dans l'accumulation de l'argent pour l'argent, critique reprise plus tard par Marx qui, quoi qu'on pense du marxisme en théorie et en pratique, fut un lecteur perspicace du philosophe grec.

Le numéro 161, de juillet 2019, contient un dossier de seize pages, intitulé: «Grande confusion ou altérité?» Il s'agit d'une série de pages thématiques consacrées à des couples de réalités et de notions (moi-l'autre, je-nous, sain-malade, bien-mal, etc.) que la modernité tend à nier ou à déconstruire au nom de l'égalité, du caractère relatif de toute chose ou de la

fluidité d'un monde condamné à changer continuellement.

Au fil de la lecture, on voit défiler les penseurs qui ont théorisé leur défiance envers les excès de la technique, Jacques Ellul et Ivan Illich, bien sûr, mais aussi Soeren Kierkegaard, Georges Bernanos, Hannah Arendt, Bernard Charbonneau, René Girard, Philippe Muray, Jean-Claude Michéa, Dany-Robert Dufour, Jean-François Braunstein.

Le premier chapitre met en lumière l'isolement narcissique auquel est condamné l'individu d'aujourd'hui, obsédé par ses performances scolaires, sportives et professionnelles, à l'exclusion de toute perspective communautaire. Un autre s'en prend au scientisme transhumaniste, qui considère le cerveau humain comme «un ordinateur fait de chair», qui veut transformer l'homme en machine pour l'améliorer et nie du même coup la différence entre la vie et la mort.

Deux pages sont consacrées à ceux qui nient les différences entre le masculin et le féminin, alors qu'il s'agit de données naturelles fondamentales, et pas seulement des constructions sociales arbitraires. Les rôles fondamentalement asymétriques de l'homme et de la femme dans la procréation ont des prolongements dans la vie familiale et sociale. Cette complémentarité, vécue au jour le jour, structure l'enfant et le prépare à jouer à son tour le rôle que la nature a dévolu à son sexe. Lui enseigner qu'il pourra changer de sexe à son gré ne peut qu'affaiblir cette structuration, tout en lui infusant l'idée délétère de sa toute-puissance.

A côté de la réflexion argumentée, la rédaction recourt volontiers au bon sens et au sens du ridicule, citant par exemple la déclaration télévisée d'Arnaud Gauthier, barbu à la calvitie avancée: «Je ne suis pas un homme, Monsieur, je ne sais pas ce qui vous faire dire que je suis un homme...».

Ils dénoncent encore d'autres absurdités égalitaires: l'horizontalisation des relations entre l'adulte et l'enfant, qui déresponsabilise le premier et charge le second au-delà du supportable; le refus antispéciste de reconnaître ce qui distingue l'homme de l'animal, principalement son intelligence abstraite et sa capacité de liberté; le refus de toute norme en matière de beau et de laid, au nom de la liberté absolue de l'«artiste»; le remplacement de la question du bien et du mal par celle de l'efficace et de l'inefficace, ou celle du conforme et du non conforme. Une étude sur le couple «psy-spi» (psychologique et spirituel) critique la réduction du spirituel au psychologique, qui se manifeste par la multiplication, dans les rayons des librairies, des ouvrages sur la connaissance de soi. Mais elle critique aussi l'attitude inverse des chrétiens inquiets qui séparent absolument la psychologie et la spiritualité, croyant à tort mettre celle-ci à l'abri de celle-là. Nous ajouterions: comme si la spiritualité n'avait rien à faire avec la nature!

Finissons cette première approche par une question à *La Décroissance*: que pense ce journal de l'altérité «mère-embryon» – ce dernier pourvu d'emblée d'un corps distinct et d'un développement autonome – niée par ceux qui revendiquent l'avortement libre au nom du «droit de la femme à disposer de son corps»? N'est-ce pas un autre aspect de cette «grande confusion» que le dossier décrypte et dénonce d'une façon si pertinente?

Subsiste la question politique: comment décroître sans passer ni par une révolution aux conséquences sociales désastreuses, ni par une éco-bureaucratie à la croissance indéfinie, tout en affrontant les résistances que ne manqueront pas d'opposer les acteurs d'un système de marché mondial surpuissant?

Olivier Delacrétaz

Marguerite Burnat-Provins au Musée Jenisch

Les musées doivent fermer leurs portes, puis peuvent les rouvrir un peu, puis les refermer; on ne sait plus très bien où on en est avec les expositions prévues ces temps-ci. Il est donc utile de signaler à nos lecteurs que l'exposition rétrospective consacrée à Marguerite Burnat-Provins, au Musée Jenisch de Vevey, est prolongée jusqu'au 11 avril. Car c'est une exposition importante, fort bien accrochée et commentée, qui présente non seulement le peintre et la dessinatrice, mais aussi l'écrivain, la femme engagée, l'amoureuse éperdue, et qui honore une de «nos» plus remarquables artistes.

Est-il abusif de nous approprier cette créatrice née à Arras en 1872, décédée à Grasse en 1952, chevalier de la Légion d'honneur, grande voyageuse par goût personnel et pour suivre ses deux maris dans leurs postes successifs dans des pays lointains? Nous ne le faisons certes pas sans y mettre des guillemets; mais elle a tout de même épousé un Vaudois en premières noces (puis un Valaisan), vécu

dix ans à Vevey et à La Tour-de-Peilz, créé des affiches pour nos industriels, oeuvré graphiquement pour la Fête des vigneronnes de 1905, enseigné dans notre Canton, tenu boutique à Vevey aussi, et l'Ecole de Savièse où elle s'engagea dans le sillage d'Ernest Biéler n'est pas loin... Et cette femme aux activités multiples et intenses a fondé en 1905 la Ligue de la Beauté, qui deviendra le *Heimatschutz*, puis *Patrimoine suisse*.

L'artiste a utilisé les techniques les plus diverses et son style a suivi l'évolution du goût de cette époque... quand il ne l'a pas précédé. Du symbolisme des débuts, on passe aux volutes décoratives de l'Art nouveau, à la forte simplicité de l'Ecole de Savièse et à des créations singulières qui, dès 1914, préfigurent le surréalisme. Mais il y a aussi des portraits d'un classicisme intemporel. Et toujours on admire la solidité de la composition et la beauté du trait.

J.-F. C.

Chronique sportive

Cette rubrique a déjà parlé plusieurs fois de la championne de ski-cross Fanny Smith, de Villars-sur-Ollon. La saison en cours lui a permis de s'illustrer triplement.

Fin janvier, elle a battu le record du nombre de victoires en Coupe du monde (28 succès, série en cours).

En février, Fanny Smith a obtenu la médaille d'argent des Championnats du monde, à Idre Fjäll, en Suède, terminant deuxième de la course

remportée par la Suédoise Sandra Naeslund.

Enfin, début mars, elle a gagné le classement général de la Coupe du monde de ski-cross. Il s'agit de son troisième trophée à cet échelon, après ses triomphes en 2013 et en 2019.

Agée de 28 ans, Fanny Smith a encore faim de victoires, et elle n'a sans doute pas fini de nous épater!

A. R.

Le Règne de l'Esprit malin

Ce roman, septième de l'auteur, écrit en 1913 – Ramuz a 35 ans – connaîtra plusieurs éditions pendant presque une vingtaine d'années.

Quand on sait à quel point Ramuz est un écrivain dévoué à l'absolu et à l'essentiel, on ne peut que l'aborder au niveau le plus profond. Notre lecture de l'œuvre romanesque antérieure de Ramuz nous a toujours montré la place centrale occupée par la notion de l'amour. On sait que, chez Ramuz, l'amour est là pour lutter contre la séparation de l'homme d'avec la nature et d'avec les autres hommes. L'amour est ce qui permet de vivre véritablement et intensément. Il permet de lutter aussi contre le mal.

La figure qui s'oppose à l'amour, celle qui promet la séparation si redoutable et redoutée, est précisément le diable, selon sa profonde étymologie (diabolos, «celui qui sépare»). Dans ce roman puissamment fantastique, le diable est carrément un personnage de l'histoire. Plus qu'un mythe, c'est une sorte de parabole ou un conte, qui montre le mal à l'œuvre et une rédemption possible.

La seule occurrence du mot «amour» concerne le pauvre Lude, qui veut retrouver sa famille. Sa fille, Marie, au prénom prédestiné, entend sa voix et sera la figure de la Pureté qui éliminera le diable. La voix du père portée «par le remords et par l'amour» est à l'origine du mouvement qui va détruire le mal.

Ramuz écrit des romans pour lutter contre ce qu'il appelle la Séparation. Il est dans un combat à mort contre le mal, contre ce qui divise. Ce roman thématise frontalement cette problématique.

La communauté villageoise vit dans une relative paix. Un nouveau personnage, nommé Branchu, cordonnier de son état, arrive, et c'est le

diable. Le lecteur le comprend assez vite, car le narrateur le lui indique: sa couleur préférée est le rouge, «couleur de flamme». Cet étranger se fait tout de suite accepter par son habileté sociale. Il paye de manière généreuse. Il offre à boire. Il réalise un très bon travail et ses prix sont la moitié des tarifs normaux.

Le mal opère d'emblée par le biais de la cupidité des hommes. Il se manifeste très rapidement, car un vieux cordonnier se pendra de ne pouvoir assumer cette concurrence diabolique. Les villageois l'avaient délaissé pour accourir chez le nouveau cordonnier, fascinés par ses fantastiques prouesses matérielles. Les bottes sont plus neuves après réparation qu'elles ne le furent jamais. Il y a une submersion de tout par la matière. Un autre innocent va mourir. C'est Luc, un marginal, qui annonce publiquement que ce nouveau venu est maléfique, car il l'a senti grâce à une préscience mystérieuse. Mais personne n'écoute le prophète qui dit la vérité. Personne n'écoute l'écrivain, le poète, le mystique, le courageux qui a la vue profonde des choses. En plus d'être souvent méchants, les hommes sont encore plus souvent bêtes et ignorent les vrais signes. Il sera moqué, jeté dans une fontaine gelée et mourra d'une pneumonie. C'est qu'entre-temps, le cordonnier aura guéri la mère de Lhôte qui le considérera comme un Christ, dans une inversion complète. Le diable aussi réalise des miracles...

Ramuz écrit un roman terriblement violent. Les maux qui vont s'abattre sur ce village seront atroces. D'abord, ce sont des drames advenant de manière anormale, des incendies, des fausses couches, des conflits dans des familles... Ce n'est que progressivement que les villageois comprennent que le cordonnier est maléfique. Ils voudront le crucifier, mais il les dominera et récompensera ceux qui lui ont vendu leur âme. Ils pourront tout avoir,

se goinfrer, forniquer, s'adonner à tous les plaisirs sans limite, mais pour cela ils devront se vanter du mal commis et blâmer le bien. Et cela est horrible. L'un des pires actes est celui de Trente-et-Quarante qui se vante d'avoir tué son fils adultérin et que cela lui a fait économiser 50 francs par mois. Le dieu Argent va ainsi jusqu'à justifier un abominable infanticide. Pendant ce temps, d'autres villageois, refusant cette inversion diabolique des valeurs, sont atrocement persécutés dans leur chair. Ils sont accablés de maladies, tous les animaux meurent, les cadavres sont partout, tout s'effondre.

Le curé n'est d'aucun secours. Sa morale puritaine et abstraite les accable de reproches en partie infondés. Sa justification du mal comme punition nécessaire pour la rédemption paraît délirante. Il ne comprend pas que le Diable est là, que l'Ennemi est là et qu'il faut se battre! Du reste, le roman se clôt énigmatiquement sur la vision de ce curé retrouvé «pendu aux branches d'un mélèze; il n'avait plus d'yeux, ni de nez, ni de bouche, ni de figure, à cause que les corbeaux étaient venus, qui savent faire». Il n'avait en effet pas vu, ni senti, ni affronté par la parole le malin. L'homme d'Eglise, comme souvent chez Ramuz, faillit totalement à sa mission.

Ce roman est complexe, puissant et mystérieux. C'est un texte extrêmement subtil. On le comprend comme une attaque en règle de la priorité donnée par l'homme à l'argent, à la matière, à la possibilité de jouir sans limite. Le diable divise les hommes, les rend insensibles aux autres. La plupart des hommes sont «méchants»: «Au milieu de l'hiver, [Marie] était partie avec sa mère, ayant été chassées par la méchanceté des gens». En effet, les villageois ont été odieux avec Marie et sa mère: «Beaucoup de personnes ne la saluaient plus. D'autres au contraire, prenaient en lui parlant un air de fausse pitié, qui la faisait souffrir plus

encore. Elle avait bientôt vu qu'elle ne pourrait plus y tenir».

Les hommes sont capables des pires monstruosité, celles de la grande boucherie de la Première guerre mondiale, contemporaine de Ramuz, en est l'un des exemples frappants, mais il y en eut tant d'autres avant et après dans l'histoire humaine. Le mal est puissant parmi les hommes. Les signes ne sont pas vus. Les prophètes ne sont pas écoutés, contrairement à tous les faux-prophètes. Les faux-monnayeurs règnent partout. L'homme préfère écouter les journalistes, les animateurs habiles, des politiciens et autres experts aux paroles mensongères. Il croit en ces faux signes, alors que les vrais signes sont ailleurs. N'est-ce pas notre monde actuel aussi qui vend son âme constamment au dieu Argent et ceci de plus en plus? La pathétique américanisation des valeurs, notamment dans les entreprises, depuis quelques décennies le montre, de même que la financiarisation toujours plus poussée et en rien empêchée par des élites politiques larguées ou complices, la continuelle dé- possession opérée par les oligarchies financières des biens des peuples. A cela s'ajoute le culte du matériel dans lequel s'engouffre la pauvre humanité postmoderne: la numérisation du monde, la 5G, la robotisation, etc. On se croirait dans ce village dont Ramuz narre le drame.

Et plus que le diable, à qui chacun accordera le degré d'existence qu'il voudra, c'est «l'esprit malin» qui «règne» parmi les hommes. La pureté de Marie renversera tout – celle de tout homme au cœur pur, celle du véritable artiste –, et ce que toute la hargne des hommes n'a pas réussi contre le cordonnier satanique, la petite fille, à la recherche de son père, y parviendra. L'amour et la pureté peuvent tout. Ils sont la grande puissance.

David Rouzeau

Henri Calet en touriste anti-héros

« Il faut se quitter déjà? Ne me secouez pas. Je suis plein de larmes. » Ces mots sont les derniers écrits par Henri Calet (1904-1956) sur son agenda, deux jours avant de succomber à un troisième infarctus, laissant inachevé son ultime roman *Peau d'ours*. Il fait partie de cette pléiade d'écrivains nés à l'aube du XX^e siècle, mésestimés malgré la force de leurs œuvres, et qui sont la face cachée d'une littérature prodigieusement féconde en ce premier demi-siècle. Parmi ces oubliés, citons pêle-mêle Georges Hyvernaud, André de Richaud, Emmanuel Bove, André Hardellet, Paul Gadenne, Géo Norge, Ghérasim Luca, Benjamin Fondane... Ces écrivains aux tempéraments divers sont des jusqu'au-boutistes des lettres, qui ne produisent pas pour distraire le lecteur, mais obéissent aux injonctions d'une impérieuse nécessité intérieure.

En été 1946, répondant à l'invitation d'amis suisses, Henri Calet passe un mois à Veytaux au bord du Léman. Il hume l'air du pays, s'émerveille de mille détails apparemment insignifiants. Il lit la presse locale (*Feuille d'avis de Lausanne, Feuille d'avis de Vevey*), s'amuse des petites

incongruités d'une Suisse si propre, si rangée, si prospère à côté de son pays meurtri par la guerre, encore soumis au rationnement. Pendant son séjour, il livre à la revue suisse *Servir* quelques articles qui susciteront l'indignation de plusieurs lecteurs. Ce singulier touriste, au lieu de s'extasier sur les châteaux, la cathédrale, les glaciers sublimes, bref, les beautés officielles désignées par les guides touristiques, détourne les critères du récit de voyage pour fixer son attention avec ravissement sur les urinoirs, les boîtes à musique dans les gares, le providentiel marchand de lacets, la qualité des cigarettes. Au bord du lac, «de multiples écriteaux vous incitent à la bonté: *Pensez aux cygnes*.» Toutes ces observations contribuent à esquisser un portrait en creux un peu mélancolique de leur auteur: «Ce qui rend les voyages à peu près inutiles, c'est que l'on se déplace toujours avec soi.»

Henri Calet dispense ses explorations d'enquêteur faussement maladroit («Je suis un piètre voyageur») avec un humour sobre, une ironie taquine, et ce sens de l'absurde qui en font un proche parent de Roorda, Vialatte ou Raymond

Devos. Le sourire, parfois moqueur, n'est jamais méchant. Derrière la fantaisie du feint dilettante pointe la gravité. La fête du 1er août commence par un quiproquo: l'orateur du discours officiel ponctue ses phrases d'une expression récurrente: «Croissants chauds!... Croissants chauds!» Calet imagine une coutume locale et croit à une distribution imminente. En réalité, il s'agissait du nom de la chorale locale, «L'Echo de Sonchaud». Pendant ce temps, un musicien de «L'Instrumentale» s'affaisse et meurt peu après. «Certes, nul ne choisit son instant ni son coin pour cela. Qui sait où et quand il nous adviendra de nous mettre à agoniser et à mourir. Il n'est pas certain que nous nous y prenions aussi simplement, aussi dignement que le trombone ni que nous ayons des enfants tout autour de notre lit – si, par chance, nous avons un lit – ni que l'on joue le *Cantique suisse* à notre intention, ni que l'on éclaire le ciel de fusées roses et vertes...» Chez Calet, mince est la cloison qui sépare le cocasse du tragique.

Jean-Blaise Rochat

Référence: Henri Calet, *Rêver à la Suisse*, Genève, édition Héros-Limite, 2020, 102 pp. ISBN 978-2-88955-044-9. Cette édition comprend en outre un petit avertissement de Jean Paulhan, le courrier des lecteurs du journal *Servir* publié en 1946, et une brève étude par Adrien Aragon.

PS: Pour m'informer si «L'Echo de Sonchaud» existe toujours, je l'introduis dans un moteur de recherche qui me dirige vers le site de la RTS. L'émission «L'écho des pavanés» présente Pierre Fouchenneret, «violoniste au son chaud et charpenté.»

La Nation

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14
courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch
IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4
ICM Imprimerie Carrara Morges

Le masculin et le féminin

Paru dans *24 heures*, c'est un billet de Mme Anna Lietti, chroniqueuse à la plume alerte et à l'esprit libre d'idéologie, qui nous transmet la nouvelle: l'accord au masculin, lorsque des substantifs de genres différents commandent un même adjectif ou participe, n'est pas une invention de grammairiens machistes du XVII^e siècle, comme le colporte une fable trop complaisamment reçue par certains, et surtout par certaines. Car l'étude de nombreux textes en moyen français (période 1330-1500 environ) montre que l'accord au masculin l'emporte déjà, même si l'usage fluctue un peu, alors que la grammaire française n'est encore nullement formalisée, les premiers ouvrages de cette discipline ayant paru vers 1530.

Deux linguistes belges, Mmes Anne Dister et Marie-Louise Moreau, établissent cela dans un petit ouvrage récemment paru, intitulé *Inclure sans exclure*, téléchargeable gratuitement sur le site www.languefrancaise.cfwb.be. Et cette publication ne se borne pas à détruire un mythe, mais explique de façon systématique, selon les règles de la linguistique, pourquoi l'accord se fait au masculin.

Le masculin inclusif

Pour expliquer l'affaire sereinement, il convient d'abord de se défaire de l'idée que le masculin serait mâle et le féminin femelle. Le mannequin et la sentinelle en apportent la preuve vivante, et les exemples du genre grammatical ne correspondent pas au sexe biologique ne sont pas rares. Il faut ensuite rappeler que le français ne connaît pas le genre neutre; pour désigner une espèce dans sa généralité, on doit donc utiliser un des deux genres existants; l'usage choisit le masculin; on dit que «le lion est un fauve» et non pas «la lionne...», sans penser exclusivement à l'animal doté, notamment, de la plus abondante crinière.

Comment remédier au ressentiment collectif décrit dans notre précédent article consacré au livre de la psychanalyste et philosophe Cynthia Fleury?

On peut dompter le ressentiment, mais pas le faire disparaître.

Cynthia Fleury conseille de freiner les dérives mondialistes des démocraties et leur *déterritorialisation*, de prévenir plutôt que guérir, car la guérison est presque impossible. On lutte d'abord en éduquant les personnes et en prenant soin d'elles, puis en les gouvernant le moins possible. Cynthia Fleury est à cet égard libérale, et quelque peu utopiste.

Modernisation et mondialisation engendrent des perdants qui ne s'accommodent pas de la rivalité imposée à tous. On veillera sur eux et à leur besoin d'identité qui ne doit pas être refoulé, mais sublimé. Cynthia Fleury pourrait s'approprier la définition du poète portugais Miguel Torga: *L'universel, c'est le local moins les murs*. La nouveauté doit être compatible avec l'héritage laissé par une nation. Il faut s'ancrer et s'enraciner pour avoir accès à l'universel ouvert. *La séparation d'avec la mère n'est pas un abandon*, nous avons une dette envers nos aînés.

Pourquoi donc le masculin? Non parce que le mâle aurait, par nature ou sous l'effet d'abominables conventions sociales, une sorte de préséance, mais parce que le masculin est plus bref et plus proche de la racine du mot: le lion – la lionne, l'écu – l'écue, le caissier – la caissière. En langage de linguiste, on dit que le féminin est «marqué»

par l'adjonction du -e (ou toute autre

désinence). Alors que le masculin est «non marqué». Et dans beaucoup de langues, la forme «non marquée» recouvre le sens générique inclusif, tout bonnement parce qu'elle est plus simple.

De même, l'accord au masculin se pratique parce que l'adjectif est plus court. «Pierre et Elise sont joyeux – J'aime M. et Mme Bolomey, si gentils; ils m'ont dit...». La langue est économe; de même qu'elle utilise les pronoms et les abréviations, elle choisit la formule courte.

Les pratiques alternatives

La susceptibilité malade d'un certain féminisme entend rejeter cette pratique pourtant fondée, non sexiste et ancrée dans un usage millénaire. On cherche donc des moyens d'éviter l'emploi du masculin inclusif. Mmes Dister et Moreau les présentent en critiquant la plupart d'entre eux.

Il s'agit du doublet («Bonjour à toutes et tous», formule rendue célèbre par les nouvelles directives de la radio-télévision suisse romande), de la formulation épicienne («Les soldats et les soldates» deviennent «les militaires»), des termes collectifs («les instituteurs et les institutrices» deviennent «le corps enseignant»), des doublets abrégés selon divers graphismes (à l'intention de nos lecteurs/trices, ou lecteurs-trices, ou lecteurs-trices, si ils-elles veulent bien être attentif-ve-s aux leçons de leurs enseignantEs), ou même des néologismes bi-générés (*iels* pour ils et elles, *celleux* pour celles et ceux, *toustes*...)

Des remèdes au ressentiment?

Veillons aussi à la propreté du langage. Au royaume des réseaux sociaux, le langage se salit, privé de sa puissance symbolique et esclave des pulsions. Il ne rassemble plus les gens, mais enrobe des bouffées de haine.

En matière d'éducation et de soins, les humanités, la psychanalyse et la philosophie seront privilégiées sur la technique, le traçage, à la chinoise, des pulsions destructrices et des émotions négatives dès la naissance, le recueil informatique de données sur les personnes. Une société froide, mécanique, liberticide, privée de la chaleur communautaire est source de ressentiment.

Même si elle est partiellement fictive à cause des déterminations diverses qui nous gouvernent, la responsabilité personnelle sera mise en avant, cette responsabilité que les victimes en tous genres voudraient nier et dont, à leurs yeux, autrui devrait se charger.

Cynthia Fleury a, peut-être malgré elle, une tendance réactionnaire.

L'homme du ressentiment est porté au totalitarisme. Ses idées sont *inattaquables, infaillibles*. Paranoïaque, il a toujours raison; il se croit cerné d'ennemis, interprétant toute remarque comme

Nos raisonnables linguistes ne s'arrêtent pas aux stupidités bi-générées, ni aux protestations de ceux qui déplorent, dans l'usage du doublet, qu'on oublie le troisième sexe ou les «trans». Elles condamnent les doublets abrégés qui rendent la lecture malaisée, compliquent son apprentissage, creusent l'écart entre

l'écrit et l'oral (comment lire à haute voix

ces lettres de nos cher.ère.s correspondant-e-s sans attraper le hoquet?). Elles mettent même en garde contre le doublet lui-même: on risque d'oublier d'y recourir au fil du texte – et alors le masculin arrivant soudain en solitaire serait-il exclusif? Elles remarquent aussi que les termes collectifs tendent à rendre le propos plus abstrait en le dépersonnalisant.

On en conclut qu'on peut occasionnellement utiliser le langage épicienne (mais c'est souvent au prix de certaines contorsions) et, dans la règle, en rester au traditionnel masculin inclusif sans scrupule idéologique déplacé.

Les noms de métier

Nos auteures (eh oui!) admettent en revanche sans difficulté la féminisation des noms de métier, renvoyant à un décret de juin 1993 de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Plus près de nous, nous avons trouvé dans les documents de l'Etat de Vaud une liste officielle des noms de métier au masculin et au féminin, riche de 2'000 dénominations, chacune à double.

“

Le problème du français inclusif, c'est qu'il ressemble à une chaussure avec un caillou incorporé. Vous pouvez la roder tant que vous voulez, le caillou, lui, ne va jamais se ramollir.

Malgré quelques préventions, nous devons admettre que l'exercice est possible sans difficulté dans l'immense majorité des cas, où le recteur devient la rectrice et le facteur, la factrice. Ailleurs, il faut s'habituer l'œil à l'adjonction d'un -e à certains substantifs, mais pourquoi pas la soldate ou l'adjudante, voire l'artilleuse et l'assesseuse. Nous avons plus de peine quand le masculin est chargé d'une forte signification ou d'une longue tradition, dans le cas de la pasteur (mais la pastourelle ferait trop bergerie du XVIII^e) ou de la professeuse. La marine (heureusement que le Pays de Vaud ne s'étend pas jusqu'à la mer...) et la camelote nous font sourire. La prud'femme nous semble grotesque; au moins devrait-on écrire prude-femme. Nous sommes ecclésiastiquement perplexes devant la curée, féminin officiel vaudois du curé, et surpris de découvrir l'honorable profession de bourrelle, l'exécutrice des hautes oeuvres au côté du bourreau.

Enfin, nous ne parvenons pas à nous incliner devant la cheffe; le vocable a quelque chose de flasque, d'avachi, de ramolli comme la chiffie molle, qui interdit le respect; surtout, on perd le sens original et fort du mot: la tête. Mme Keller-Sutter est assurément le chef de son département. Et si Mme Gorrite, cet été, coiffe sa blondeur d'un chapeau de paille, sera-ce un couvre-cheffe?

Féminisons donc, mais avec goût. Le charme ultime de la grammaire réside dans ses exceptions: laissons-en subsister quelques-unes dans le gynécée des métiers d'aujourd'hui.

Jean-François Cavin

En l'occurrence, le caillou, c'est le rappel constant de la guerre des sexes.

Slobodan Despot, *Antipresse* n° 274, 28 février 2021

”

signe d'hostilité. Notre modernité produit des victimes autoproclamées à n'en plus finir, qui aspirent à renverser les rapports de domination. Les victimes obtiennent réparation et les anciens bourreaux sont pourchassés à leur tour: simple inversion de position sans pardon, vengeance pure et simple. Féministes misandres, animalistes, racisés, minorités sexuelles, antifas, décoloniaux, écologistes radicaux, véganes, islamistes, complotistes ou suprémacistes, la plupart de ces nouveaux sectaires, y compris certains gilets jaunes, aspirent à une revanche sanglante.

Cynthia Fleury, démocrate sincère mais critique, n'aime pas les idéologies fermées, sans mystère, *sans reste*. Selon elle, pour être en mesure de voir la modernité démocratique de façon critique, il vaut la peine de goûter à la nostalgie antimoderne. *La modernité veut tout, la nostalgie ne veut rien*, écrit-elle. La volonté de puissance technique et algorithmique ne favorise pas la recherche de l'équilibre psychique. Le patriarcat qui régnait au nom du père était moins dangereux que l'égalité qui revendique des droits toujours plus étendus au nom des pairs. La démocratie se pervertit quand elle instaure des rapports histrioniques entre les hommes et une parodie de la tolérance.

Pour nous défendre du ressentiment, Cynthia Fleury n'a pas de recette institutionnelle. Elle n'imagine pas un autre régime que la démocratie, pas même un régime mixte. C'est la faiblesse de sa position de soignante libérale. Un bon gouvernement ne peut selon elle que veiller à ce que les inégalités économiques ne soient pas excessives. Tout est affaire d'éducation et de soins apportés aux personnes de façon à engendrer l'amitié politique chère à Aristote, notion revenant à la mode dans les milieux progressistes.

La psychanalyste philosophe invite les gens amers à aimer leur amertume, à la sublimer avant que le ressentiment ne les envahisse, à s'oublier eux-mêmes, à s'essayer à l'humour. Parfois, pour nous ouvrir à une solution inédite, il vaut mieux décider de ne rien faire.

Cette médication suffira-t-elle d'un point de vue politique?

Probablement pas, parce que l'éducation et le soin ne s'exercent pas à l'extérieur de la cité grâce à des éducateurs et des soignants dépolitisés. Ceux-ci sont pris d'entrée de jeu dans des rapports communautaires.

J. P.

Passéisme ?

Face au changement, trois attitudes sont possibles.

On regrette le passé, *c'était mieux avant*, on y replonge, c'est le mode passéiste, voire réactionnaire. Ou bien on hait le présent, on aspire au progrès, *ça ira mieux demain*, c'est l'espoir, au pire l'utopie.

Nous nous prononçons pour une troisième voie, celle de Philippe Muray : *ce n'était pas mieux avant, c'était mieux toujours*.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Les nombreux articles sur Ramuz parus ces temps dans *la Nation* nous ont valu le reproche de « passéisme », car Ramuz *semble*, nous écrivons bien *semble*, condamner le progrès mécanique et technique, pour vanter l'originel, la terre, l'eau, l'air, où évoluent paysans, vigneron, pêcheurs et montagnards.

Prenons un article de l'écrivain autrichien Stefan Zweig, né en 1881, suicidé en 1942 au Brésil, dandy viennois, Juif errant à jamais interdit d'assimilation complète, chantre de la langue allemande¹, ayant vendu soixante millions de livres, traductions comprises. *L'Uniformisation du monde* – c'est le titre de l'article² paru en 1925 dans le *Berliner-Börsen Courier* – déplore la prépondérance de la technique et l'américanisation des modes de vie dans les métropoles et colonies de l'Occident.

Le monde devient monotone, les couleurs et les nuances s'effacent au profit du piston couleur acier de l'activité mécanique. L'uniformisation nous appauvrit.

Les danses, les mélodies et les rythmes nationaux laissent place à une même façon de danser à la même heure sur cinq ou six mélodies semblables.

New York impose les exigences tyranniques de la mode aux quatre coins du monde. La vitesse de soumission est extraordinaire. Le cinéma forme le goût de millions de personnes tandis que les radios font entendre la même information à la même seconde sur les cinq continents.

L'uniformité extérieure engendre la monotonie intérieure. Les corps se ressemblent à cause de pratiques sportives identiques, et aussi les esprits, guidés par la publicité vers des centres d'intérêt communs. Une danse facile remplace les conversations, le cinéma prend le pas sur le théâtre, les bestsellers sur la littérature, les plaisirs sur la culture raffinée exigeant efforts et discipline. La vague vient d'Amérique dont la puissance s'impose au monde après la Grande Guerre. L'américanisation³, c'est aussi l'asservissement économique, un ennui instable et agressif, une fuite perpétuelle, une excitation fiévreuse⁴.

De son côté, la Russie produit un type d'uniformisation concurrent qui

réduit les visions du monde à une seule, l'égalitarisme.

Idéaliste cosmopolite, Zweig est loin d'être nationaliste, mais considère les nationalismes naissants comme une dernière tentative désespérée de contrer l'égalitarisme (*die Gleichmacherei*). Il s'agit d'une défense convulsive qui révèle la faiblesse des Européens. Cette résistance est inutile. Les adeptes de la singularité et de l'individualité ne sont plus compris. Offrir du plaisir aux masses sans exiger d'efforts est une force invincible. Se jeter dans l'esclavage est plus simple que de s'élever vers l'indépendance et l'autonomie. Selon Zweig, l'Europe est en proie à l'autodissolution (*Selbstauflösung*).

Les écrivains n'ont rien à offrir aux masses. Les livres n'intéressent pas les individus massifiés. Pour les artistes, l'ennui n'existe pas, les jours sont trop courts ; ils n'ont pas besoin de tuer le temps, sont étrangers aux passions grégaires. Ce sont des *outsiders*, une espèce en voie d'extinction, juste bonne à tenir la chronique des événements. Rien ne sera empêché.

Cependant, l'évolution technique a peut-être un sens encore incompris. Zweig recommande de s'y intégrer, mais en gardant son propre rythme, son quant-à-soi. Il y a du nécessaire, de l'indestructible, des forces à l'œuvre dans la nature opposées au nivellement et à la pulsion de mort : une variété infinie (*eine unendliche Vielfalt*) attend les volontaires dans des galeries souterraines où fonctionne un atelier jamais monotone, loin des villes surpeuplées, de la consommation effrénée.

Comme Ramuz, Zweig n'a rien contre la technique, il prend ce qui lui est utile en tant que grand voyageur aimant les trains, les bateaux, les hôtels de luxe, mais il croit possible de cultiver ce qui échappe au changement. Il y a toujours un bien à conserver, même mécanique. Un philosophe américain contemporain, Matthew Crawford, amateur de motos et de voitures – il a

ouvert un atelier –, conspu les bagnoles d'aujourd'hui, bourrées d'électronique et de systèmes de sécurité, ennuyeuses, lourdes, isolées de tout, objets étrangers à notre corps, où l'on désapprend à conduire. Même un moderne regrette l'à peine moins moderne !

Seulement le passéisme intégral n'a pas de sens, de même que le goût de l'innovation pour l'innovation. Ce n'était pas mieux avant, ça n'ira pas mieux demain, c'était mieux toujours. L'homme aspire à un bien qui dure. Pour lui, la nostalgie, contrairement au passéisme, a du bon. Elle nous permet de nous immerger dans le flux temporel, tout en nous accrochant aux bouées nous préservant des *illusions* du progrès.

Zweig ne trouva pas ces bouées. Il succomba à la disparition du monde d'hier (6), celui de sa splendeur viennoise et salzbourgeoise, du charme de la *Mitteleuropa*, ensevelis sous la barbarie nazie. Son suicide, prévisible, n'était pas dû à un passéisme invétéré, mais à une complexion psychique délicate et à la crainte de se voir rattraper par les nazis au fond de la jungle brésilienne.

Ramuz et Zweig, pessimistes, n'ont pas haï leur époque, mais cherché à y ménager une ouverture pour ce qui brille dans le passé et continue à éclairer notre avenir.

Jacques Perrin

¹ Sur l'allemand de Zweig, une méchanceté du satiriste viennois Karl Kraus à qui l'on vantait la maîtrise par Zweig de plusieurs langues : « *Il les maîtrise toutes, sauf une.* »

² Version bilingue parue aux éditions *Alia*, en 2021.

³ « *L'Amérique est une erreur, une gigantesque erreur, il est vrai, mais une erreur.* »

⁴ « *A New York le contemplatif n'a pas le droit de cité.* »

⁵ Voir Matthew B. Crawford : *Prendre la route, une philosophie de la conduite*, la Découverte, 2021

⁶ Voir le meilleur livre de Zweig : *die Welt von Gestern*, Stockholm 1944

Occident express 78

J'arrive à Srebrenica, cette petite ville de Bosnie orientale. Le paysage convoque le souvenir d'images floues sur un écran de télé, une foule confuse et effrayée dans un été écrasant. La route est sinueuse, les voitures sont rares, les fermes souvent abandonnées. Et voilà le cimetière. De l'autre côté de la route, une petite échoppe de trois mètres de côté, isolée sur son trottoir, étale une enseigne défraîchie : « Souvenirs ». Derrière elle, il y a les hangars abandonnés du Dutchbat. Le bataillon hollandais de l'ONU, de sinistre mémoire, s'y était retranché, accueillant puis refoulant les réfugiés qui venaient y chercher protection contre les massacreurs de l'armée bosnienne. En entrant dans le cimetière, on tombe d'abord sur une mosquée sommaire, un toit d'une vingtaine de mètres de côté posé sur quatre pilotis. Un mur circulaire liste les noms des victimes et leur date de naissance. Au-delà, sur plusieurs milliers de mètres carrés, s'étalent les tombes de marbre blanc, chacune portant une sourate du Coran en bosniaque et en anglais. Et puis c'est tout. On cherche en vain une explication historique, une mise en perspective, ou alors un poème déchirant, une sagesse antique pour proposer un sens à ce qui n'en a malheureusement pas. Mais rien, sinon de la statistique : 11 juillet 1995 – 8'372 morts – Génocide. Tout l'endroit semble muré dans une sorte d'embaras passif et irrésolu. Il ne sait que contenir les morts et les pleurer, sans espoir d'un avenir meilleur, sans désir de paix, sans aucune autre émotion

qu'une tristesse baignant dans une rage muette. On sort enfin et on parcourt les cinq kilomètres qui séparent le cimetière de la ville même de Srebrenica. Les quelques visages qu'on croise nous regardent passer avec lassitude. Ils savent que nous repartirons le plus vite possible, les abandonnant à leur futur inexistant et à leur passé excessif. En sortant de la ville, sur les collines alentour, les minarets et les clochers fraîchement édifiés continuent, à coup de briques et de plâtre, cette guerre terminée depuis un quart de siècle. L'un des plus remarquables lieux de mémoire que j'ai visités se trouve en Hollande. C'est la clairière de Westerbork, où se trouvait autrefois le camp de rassemblement par lequel 80% des juifs hollandais ont transité en route vers la mort. Il n'y a presque rien à voir à Westerbork, tout a été détruit. Les rails, devant le terminal inexistant, ont été relevés comme s'ils emmenaient les trains vers le ciel. Au-delà de la clairière, le gouvernement a installé de gigantesques antennes paraboliques d'un blanc immaculé. Elles parlent au visiteur de communication, d'efforts internationaux, d'avenir. Ainsi cette clairière qui a vu ce qu'on ne doit pas voir vous afflige et vous apaise à la fois. Le temps, sur ces sujets indicibles, reste par conséquent notre meilleur allié. Avec son aide, dans plusieurs années, celui qui se rendra au cimetière de Srebrenica y sera inspiré comme je l'ai été à Westerbork.

David Laufer

Mais où vont-ils chercher tout ça ?

Depuis le début de cette année, des écoles de la région lausannoise sont la cible d'alertes à la bombe répétitives, lancées probablement par des élèves. A chaque fois, la police est obligée de prendre les choses au sérieux, de faire évacuer les élèves et de fouiller les bâtiments. Les auteurs de ces stupides « plaisanteries » risquent gros, mais, aux dernières nouvelles, on ne sait pas s'ils ont tous été identifiés et l'exaspération est à son comble. La direction d'un des établissements touchés a dénoncé des actes inacceptables qui instaurent un climat de peur.

Selon la presse, certaines de ces fausses alertes auraient été déclenchées

LE COIN DU RONCHON

par des messages écrits sur des bouts de papier et déposés dans les toilettes. On découvre ainsi, contrairement à ce que croyaient les vieux râleurs, que les jeunes d'aujourd'hui sont parfaitement capables de se passer de leur smartphone, de comprendre les risques électroniques liés à la protection des données, et finalement de retrouver les bienfaits de l'écriture manuscrite. Au vu des faits, on peut même supposer qu'ils ont réussi à écrire lisiblement.

Cela dit, notre principal motif d'étonnement est plus fondamental. Bloquer durablement la vie des autres, annoncer des catastrophes, semer la peur de manière inconsidérée : on se demande bien où ces petits jeunes ont pu aller chercher des idées pareilles, tellement étrangères à notre société, tellement éloignées des pratiques politiques et scientifiques de notre époque...